

It's Too Late

to Say (Aujourd'hui recherche formes désespérément)

Littérature

Une proposition de Jean-Charles Massera



revue Ah! #10



Yves Pagès

à propos de *Pouvoir Point*, Vraie-fausse conférence
(avec François Wastiaux)

Pouvoir Point a été créé (version courte, 30 minutes) lors du Marathon des mots de Toulouse (juin 2005), puis tourné en version longue : festival Sonorités de Montpellier (octobre 06), Salon du livre de Bron (mars 07), Correspondances de Manosque (septembre 08), Médiathèques de Bagnolet et Montreuil (janvier 09), festival Passa Porta de Bruxelles (mars 09), La Force de l'art au Grand Palais de Paris (avril 09), Hémicycle de l'Hôtel de ville (Paris en toutes lettres, juin 09), ActOral (Montevideo, Marseille, octobre 09), etc.

Comment et pourquoi avez-vous décidé de cette forme de conférence, de discours de type bilan annuel adressé aux collaborateurs et collaboratrices d'un groupe éditorial ?

Parce que depuis les années quatre-vingt, nous baignons dans la langue managériale et tous les barbarismes qui vont avec. Parce qu'on baigne dans ce bain amniotique et parce que j'en ai fait aussi l'expérience professionnelle d'une manière à la fois grotesque et cruelle. Il y a donc une part d'autofiction vécue et puis une part d'effet « boomerang » par rapport à ce qu'on entend à la radio, dans les différents médias qui utilisent cette langue préfabriquée, l'envie de lui renvoyer la pareille. Cette idée, ça vient des situ : rendre la publicité honteuse en la soumettant à sa propre publicité... Travailler la répétition et la variation de cette *novlang*, ça me venge de l'avoir trop entendue. Il y a un côté imitateur, ça marche très fort, les imitateurs : faire le perroquet, c'est le b.a.-ba de la satire. Enfant, j'ai dû être influencé par Thierry Le Luron, bien avant de lire Swift.

En ce qui concerne le modèle de la conférence *Power Point*, je suis allé chercher des matériaux ailleurs que dans ma seule mémoire, notamment dans un volume de propagande de Renault pour ses cadres, un volume intitulé « les cercles de qualité ». Puis dans des documents donnés par des cadres qui travaillaient en entreprise. C'est moins un exercice de détournement, qu'un exercice de mimétisme. Je me suis aperçu que je ne pouvais pas tant exagérer... la caricature en serait devenue aussi grotesque qu'irrecevable. Du coup ça pose la question de la satire aujourd'hui. Je pense que son outrance ne marche pas sur cette sorte de discours postmoderne. La satire me semble être un mode de subversion artistique en crise. L'école du rire télévisuel, les journaux satiriques sont des modes de subversion intégrés, ils sont en crise parce que leur mode de bouffonnerie par l'excès ne fonctionne pas, n'est plus adapté au ridicule de la situation. La langue de bois moderne est par essence même risible. Quand à la

radio un consultant économique est invité, si on prend n'importe laquelle de ses phrases, qu'on la sort du contexte et l'écoute à froid, on est déjà mort de rire. Du coup, si on use d'effets grossissants pour critiquer ce type de jargon, on n'est plus crédible. Donc j'ai plutôt descendu la barre, baissé les curseurs, par rapport aux procédés rhétoriques du management, à leur tautologie absolue, à un certain type de périphrases qui tournent autour d'un pot où il n'y a rien. Je me suis inspiré de cette sophistique verbale, mais *a minima*. J'ai essayé d'être le plus neutre possible, en inventant un faux discours emprunté aux technosciences psycho-économiques. Par conséquent une partie de mon travail, pour cette conférence, c'était de n'en rien faire, ou plutôt de le laisser se défaire tout seul.

Ensuite, sur le « comment », ce qui m'a intéressé, c'était d'investir la position de l'autre, vraiment : cette position qui m'est assez étrangère – la position de pouvoir du maître ès verbiage managemental d'investir à son image les avatars des sciences humaines devenus l'idéologie dominante, d'aller au-delà ou en deçà de la satire pour me mettre à la place du conférencier que je tentais d'incarner.

Cet autre, ce conférencier, c'est Jean-Michel Michel...

Oui, c'est le nom assez redondant que j'ai donné au personnage. Mais en acceptant de mettre en bouche son discours, j'ai aussi choisi d'intégrer la subjectivité de quelqu'un. Une grande partie de mon travail d'écriture, ça a été d'introduire une subjectivité vivante avec des aspérités dans sa langue de bois : des maladresses, des envies de conviction, des accents paranoïaques... Mettre une vraie personne aux prises avec ce monstre froid du barbarisme managemental. Si ce n'était que de l'idéologie glacée et glaçante, ça ne fonctionnerait pas du tout. Je voulais y mettre des défauts, du grain dans la voix... Il y a un travail d'humanisation, de subjectivation, de cette posture, qui aboutit au milieu de la conférence à une fragilisation de sa position. En ce sens qu'il va se prendre les pieds dans le tapis, qu'il est sur le point de s'effondrer... et son pouvoir avec.

Cette pseudo-sagesse tautologique, il n'en est pas le médium cohérent, formaté, qu'on pourrait dénoncer chez tous ces managers. Il est lui-même traversé de contradictions, on sent les fêlures, les failles qu'il essaye de colmater avec cette espèce de Ripolin langagier. On sent que ça dysfonctionne et que sous son discours, il y a la fragilité d'un bonhomme dont le discours va tendre lui-même vers une folie douce, vers une aphasie. Il a de plus en plus de mal à aller d'un point A vers un point B, il tombe lui-même dans les trous de sa propre théorie.

Il devient à la fois évangéliste, préadolescent chantant Janis Joplin, idiot du village global ou Professeur Tournesol, autant de figures qui déconstruisent la fausse scientificité du discours du management, mais qui la déconstruisent de l'intérieur.

Je n'aime pas la posture artistique de dénonciation, je n'y crois pas. Je n'y crois pas parce qu'on finit par construire un objet qui n'existe pas, le grand Autre, le grand ennemi, le grand manipulateur à qui l'on suppose une intelligence supérieure, une cohérence absolue. À mon avis, l'intérêt est justement d'aller endosser ce costume, endosser cette langue, en faire l'expérience et la mettre en crise, mais la mettre en crise, non pas par le biais d'une pensée critique qui la déconstruirait intellectuellement, mais en se mettant à l'épreuve de ce type de discours et en imaginant les scénarios de sa faillite intérieure. Pour le dire autrement, maintenant qu'on l'a jouée presque une vingtaine de fois, les échos des spectateurs qui me semblent les plus fascinants, ce sont ceux, et ils sont assez nombreux, qui émanent de DRH ou de gens qui dans l'entreprise sont bon an mal an plus ou moins obligés de faire comme s'ils y croyaient... Un DRH à Nantes m'avait dit : « Merci, je vis ça tous les jours. » Il me disait ça parce qu'il l'avait subi en tant que manager. Aujourd'hui les dominants n'adhèrent même plus au discours de la domination. Donc, au lieu de cibler l'ennemi en mettant sa soi-disant « idéologie » dans un viseur critique, mieux vaut peut-être essayer de regarder les choses à travers ses yeux, pour mieux y voir trouble. La conférence, c'est l'histoire de quelqu'un qui adhère de moins en moins à sa propre parole. En haut de la pyramide, il y en a très peu qui y croient et ceux qui y croient sont les imbéciles heureux de l'entreprise, même si parfois ils ont le pouvoir. C'est l'histoire d'une irrésistible désadhérence. Jean-Michel Michel ne devient pas Che Guevara en cours de route, mais il se détache de sa propre posture et met à nu sa blessure secrète : un syndrome d'imposture.

Politiquement j'ai jamais pensé qu'il y avait des « méchants ». Je pense qu'aujourd'hui la faille politique à creuser – ce qui peut faire levier même – c'est celle qui consiste à parler, y compris à ceux qui profèrent des discours qu'on trouve scandaleux, à essayer de trouver la faille, le lieu de résonance intime où ils n'adhèrent pas à ce qu'ils racontent. Parce que ce type de discours, c'est un peu comme ces personnages de bandes dessinées qui vont au-delà de la falaise et qui tout d'un coup s'aperçoivent qu'il y a 1500 mètres de vide sous eux. Jean-Michel Michel, c'est le type qui s'aperçoit à mi-chemin qu'il est embourbé dans un volontarisme idéologique sans fondement.

Pourquoi avez-vous décidé d'incarner littéralement cette prise de conscience, de la performer en allant au-delà de la simple écriture dans la langue managériale ?

Cette conférence naît d'une certaine frustration que j'ai eue en écrivant le texte « Le manager » que j'ai publié dans un ouvrage collectif intitulé *L'entreprise*. Il manquait quelque chose. Comme je n'avais pas fait un travail de détournement, mais plutôt un travail de mimétisme documentaire, j'avais le sentiment qu'il manquait la théâtralité même qui va avec ce discours, sa rhétorique qui a besoin d'une mise en scène incarnée. En l'occurrence je pense que cette forme conférence a un effet que je n'ai pas du tout atteint dans d'autres textes que j'ai pu écrire, comme *Petites natures mortes au travail* par exemple (d'ailleurs, je ne publierai jamais le texte de cette conférence). Je ne suis pas performeur de nature, c'est la première fois que je m'y risque, mais je ne souhaite pas non plus que ce soit des comédiens qui le jouent, comme on jouerait un monologue avec un support visuel, et qui le fassent tourner. On me l'a proposé, j'ai refusé. Je suis avec mon texte que je ne connais pas par cœur, mais c'est une matière en perpétuelle évolution, je saute des trucs, je reviens dessus... ça se module aussi, en fonction des lieux où je le joue, des publics (on ne joue pas pareil dans un festival d'art contemporain ou dans une médiathèque)... Le vrai plaisir, c'est qu'il faut à chaque fois retrouver le chemin de mon effondrement. Je ne suis pas comédien, donc je ne le joue pas ; en revanche il faut que j'arrive à éprouver la nécessité de cet effondrement, de cette crise de la parole. Beaucoup de choses sont écrites, mais j'utilise ce texte comme une partition à partir de laquelle je peux broder, soit en rajoutant, soit – par exemple quand l'auditoire rit trop – en allégeant les parts trop évidemment ridicules de mon discours. C'est comme un exercice de contre-cabotinage. Je résiste à l'aspect trop ouvertement satirique de la chose en essayant de mettre en crise un esprit de sérieux. Donc si je me mets à cabotiner, ça ne m'intéresse pas parce qu'on retombe dans la facilité satirique. Non, je prends mon personnage au sérieux, et ce sérieux doit s'épuiser de lui-même en finissant par avouer sa vanité creuse, son absence de fondement. Au bout d'une heure normalement, cette espèce de transe idéologique – qui habite cette performance – aboutit à son propre évanouissement, sa vacuité crasse s'auto-dissout. Cela va donc bien au-delà de la problématique du grotesque, ou de la bêtise au sens de Flaubert.

Plutôt que de se payer, de s'affronter à, la bêtise de ce type de discours, je fais que le type qui incarne cette parole aille plutôt sur des pistes poético-dingos de l'idiotie créative au sens de Jean-Yves Jouannais, ou papillonnante au sens de Fourier. Je lui prête une incarnation totalement hétérodoxe, totalement dissidente. Ce manager que j'incarne fait mourir le discours du management en lui. Il le rend caduc non par un discours critique ou par une révolte. Apparemment il adhère, mais son corps montre qu'il n'y adhère plus, il est victime de certains

symptômes parasites qui font qu'il dérive vers autre chose, autre chose qui aboutit à une reprise *a cappella* de Mercedes Benz de Janis Joplin.

Cette incongruité finale dit bien ce que ça veut dire : « Oh lord won't you by me a Mercedes Benz. » Je me mets à chanter un gospel blanc qui date de 1971, le gospel de la société de consommation triomphante. Et cette chanson justement, c'est la chanson d'une jeune blues-woman junkie qui reprend le chant des esclaves pour dire « j'ai plus d'amis mais si j'avais une Mercedes Benz ou une télé couleur ça irait mieux »... une espèce de mélancolie du consumérisme compulsif. Cette chanson n'est pas dénonciatrice, c'est une chanson qui essaye de se mettre à la place de celui qui vit à crédit, qui fait affleurer la mélancolie derrière les signes extérieurs de la joie et de la fièvre acheteuse. Plutôt que de stigmatiser les connards de consommateurs middle class, Janis Joplin invente leur plainte, non pour se moquer de la middle class, pour faire apparaître la misère affective de ses contradictions. Cet hymne paradoxal des années Woodstock n'est ni cynique ni ironique, il est intimement subversif. C'est pour ça que j'ose l'interpréter, le moins faux possible, pour le final de cette vraie-fausse conférence.

Mais vous n'êtes pas seul dans cette performance...

Dans cette performance il y a deux éléments qui ont beaucoup compté pour moi. Le premier élément, c'est de ne pas verbaliser tout seul sur scène, mais de le faire avec un acolyte, en l'occurrence avec François Wastiaux, metteur en scène de théâtre avec lequel j'ai beaucoup travaillé depuis quinze ans. Et, entre nous, il y a une inversion de rôles assez comique, puisque je le transforme en régisseur quasi muet, mais avec une carte blanche totale pour lui, une marge d'improvisation où il peut à tout moment me déstabiliser, envoyer les effets visuels à contretemps, faire toutes les manœuvres parasites qu'il veut et parfois ça me déstabilise vraiment. Ce n'est donc pas un one man show, je suis dépendant de cette présence mutique qui peut me fragiliser, mais aussi me stimuler. En fait, en creux, c'est aussi lui qui me dirige – selon une certaine dialectique du duo. Un exercice d'inversion des pouvoirs en quelque sorte... D'ailleurs, cette dimension-là excède de beaucoup la forme livre. Parfois c'est intéressant de réinterroger l'expérience égotique insupportable de l'auteur, tout court. Le deuxième point, c'est qu'il y a une cinquantaine de visuels qui sont essentiels à l'effet de réalité du *Power point*. Et comme ils sont projetés dans mon dos, je ne vois pas en direct la totalité de ce que les spectateurs aperçoivent. C'est encore une autre expérience de déstabilisation, là c'est le visuel qui me prend en traître. Je suis censé être le maître d'école postmoderne avec mon tableau noir didactique et luminescent, mais je ne le maîtrise pas, c'est François qui le maîtrise, et l'écran étant derrière moi, je suis constamment pris à contre-

piéd ou à contretemps par ce qui s'y affiche (alors que normalement le maître d'œuvre du *Power point* utilise l'image comme l'outil de persuasion absolue dont il maîtrise toutes les ruses). D'ailleurs, à un moment donné, les images se mettent à déconner de façon parallèle à mon effondrement verbal. Enfin, il y a aussi en amont le travail du graphiste, Philippe Bretelle, avec qui j'ai conçu ces visuels, un travail où on a pensé l'irrésistible dérèglement d'une charte graphique très pro, très crédible... Et dire qu'on aurait pu la vendre très cher à une entreprise ! C'est comme si réellement on avait bossé ensemble pour concevoir le logo et la signalétique qui sont les éléments formels qui construisent l'identité entrepreneuriale. On l'a construite le plus sérieusement du monde et ensuite on s'est amusés dans la seconde partie des visuels à la rendre un peu folle puis tellement floue que presque imperceptible. De fait il y a un effacement progressif de l'image qui est l'autre fil rouge de ma performance en tant que telle. C'est donc une expérience transdisciplinaire avec un graphiste et un metteur en scène comédien, une transe collective dont je ne suis que le prête-nom.